

Georges Brassens

ŒUVRES COMPLÈTES

Edition établie, présentée et annotée par Jean-Paul Liégeois

Dossier de presse
(Descriptif de l'ouvrage, textes et **inédits**)

le
cherche
midi

Sommaire

Remerciements

Prologue :

Brassens, par Jacques Prévert

Introduction :

Supplique pour qu'on en revienne à l'essentiel : l'œuvre de Georges Brassens, par Jean-Paul Liégeois

Avertissement

CHANSONS

Chansons enregistrées

Chansons posthumes

Chansons pour les autres

Chansons orphelines

Chansons retrouvées

POÈMES

Les couleurs vagues

Des coups d'épée dans l'eau

A la venvole

Les amoureux qui écrivent sur l'eau

Poèmes retrouvés

ROMANS

La lune écoute aux portes

La tour des miracles

PRÉFACES

Patachou, Francis, Anne, René et les autres

ÉCRITS LIBERTAIRES

Chroniques pour *Le Libertaire* et *Le Combat syndicaliste*

CORRESPONDANCE

Lettres à Toussenot

Lettres retrouvées (à Toussenot)

Autres lettres

ANNEXES

Poètes choisis

Variantes

Brouillons

Brassens par lui-même

Brassens par les autres

Copyright des chansons

Discographie

Bibliographie

Index des oeuvres

Prologue

Brassens

Il ne demandait rien à personne.
Tout le monde l'a écouté.

Il avait quelque chose à dire, à rire, à chanter et
même quelquefois à pleurer.
La plupart lui en ont su gré.

Jacques Prévert

Première partie

CHANSONS

Les **Œuvres complètes** de Brassens ne sauraient s'ouvrir que par des chansons. Car, avec Brassens, la chanson a cessé d'être un art mineur.

Les Chansons sont présentées en cinq chapitres :

- les **Chansons enregistrées** : Brassens les a jugées suffisamment achevées pour les graver dans la cire, pour les inscrire définitivement dans sa discographie personnelle.
- les **Chansons posthumes** : Brassens avait l'intention de les chanter, mais la maladie qui l'a emporté ne lui en a pas laissé le temps ; à sa demande, après sa mort, d'autres les ont interprétées.
- les **Chansons pour les autres** : Brassens les a écrites à l'intention d'interprètes précis ; à une ou deux exceptions près, il ne les a pas enregistrées lui-même.
- les **Chansons orphelines** : Brassens les gardait en réserve, « prêtes à chanter » ou presque ; mais la mort ne lui a pas laissé le loisir de les peaufiner ni les rendre publiques.
- les **Chansons retrouvées** : Elles sont pratiquement toutes **inédites** pour « le grand public ». Quelques unes, dans diverses circonstances, ont pu être fredonnées à des oreilles amies, mais elles ne sont jamais sorties du très petit cercle des proches.

Les Chansons enregistrées

Ce sont les chansons que Brassens a jugées suffisamment abouties pour qu'il s'autorise à les enregistrer lui-même en l'état. Ce sont ses chansons les plus connues : du Gorille à Tempête dans un bénitier, en passant par La chasse aux papillons, L'Auvergnat, Hécatombe, Auprès de mon arbre, Brave Margot, Le pornographe, Les amours d'antan, Saturne, Les copains d'abord, Le blason, Fernande, La supplique pour être enterré sur la plage de Sète, etc

Les **Chansons posthumes**

Il s'agit des chansons qui ont été enregistrées après la mort de Brassens, d'abord par Jean Bertola, puis, pour certaines dentre elles, reprises par Maxime Le Forestier : Quand les cons sont braves, Dieu s'il existe, La nymphomane, Méchante avec des jolis seins, Entre la rue Didot et la rue de Vanves, Tant qu'il y aura des Pyrénées, La maîtresse d'école, Retouches à un roman de quatre sous, Jeanne Martin, L'antéchrist, etc.

Exemple :

Tant qu'il y aura des Pyrénées

Frapper le gros Mussolini,
Même avec un macaroni,
Le Romain qui jouait à ça
Se voyait privé de pizza.
Après le Frente Popular,
L'hidalgo non capitulard
Qui s'avisait de dire « niet »
Mourrait au son des castagnettes.

Refrain

J'ai conspué Franco la guitare en bataille
Durant pas mal d'années ; *(bis)*
Faut dire qu'entre nous deux, simple petit détail,
Y avait les Pyrénées ! *(bis)*

Qui crachait sur la croix gammée
Dans une mine était sommé
De descendre extraire du sel
Pour assaisonner les Bretzels.
Avant que son jour ne décline,
Qui s'élevait contre Staline
Filait manu militari
Aux sports d'hiver en Sibérie.

Refrain

J'ai conspué Franco la guitare en bataille
 Durant pas mal d'années ; *(bis)*
 Faut dire qu'entre nous deux, simple petit détail,
 Y avait les Pyrénées ! *(bis)*

Aux quatre coins du monde encore
 Qui se lève et crie « Pas d'accord ! »
 En un tournemain se fait cou-
 Per le sifflet, tordre le cou.
 Dans mon village, on peut à l'heure
 Qu'il est, sans risque de malheur,
 Brandir son drapeau quel qu'il soit,
 Mais juques à quand ? Chi lo sà ?

Refrain

J'ai conspué Franco la guitare en bataille
 Durant pas mal d'années ; *(bis)*
 Faut dire qu'entre nous deux, simple petit détail,
 Y avait les Pyrénées ! *(bis)*
 S'engager par le mot, trois couplets un refrain,
 Par le biais du micro, *(bis)*
 Ça s' fait sur une jambe et ça n'engage à rien,
 Et peut rapporter gros. *(bis)*

Les **Chansons pour les autres**

Patachou, Sacha Distel, Marcel Amont, Les Compagnons de la chanson et d'autres ont interprété des chansons que Georges Brassens a écrites spécialement pour eux.

Par exemple, écrite par Marcel Amont :

Le chapeau de Mireille

1

Le chapeau de Mireille,
Quand en plein vol je l'ai rattrapé,
Entre Sète et Marseille,
Quel est l' bon vent qui l'avait chipé ?

Le chapeau de Mireille,
Quand en plein vol je l'ai rattrapé,
Entre Sète et Marseille,
Quel joli vent l'avait chipé ?

C'est pas le zéphyr,
N'aurait pu suffir' ;
C'est pas lui non plus,
L'aquilon joufflu ;
C'est par pour autant
L'autan.
Non, mais c'est le plus fol
Et le plus magistral
De la bande à Eole,
En un mot : le mistral.

Il me la fit connaître ;
Aussi, dorénavant,
Je ne mouds plus mon blé
Qu'à des moulins à vent.

2

Quand la jupe à Mireille
 Haut se troussa, haut se retroussa,
 Découvrant des merveilles ,
 Quel est l' bon vent qui s'est permis ça ?

Quand la jupe à Mireille
 Haut se troussa, haut se retroussa,
 Découvrant des merveilles,
 Quel joli vent s'est permis ça ?

C'est pas le zéphyr,
 N'aurait pu suffir' ;
 C'est pas lui non plus,
 L'aquilon joufflu ;
 C'est par pour autant
 L'autan.
 Non, mais c'est le plus fol
 Et le plus magistral
 De la bande à Eole,
 En un mot : le mistral.

Il me montra sa jambe.
 Aussi, reconnaissant,
 Je lui laisse emporter
 Mes tuiles en passant.

3

Quand j'embrassai Mireille,
 Qu'elle se cabra, qu'elle me rembarra,
 Me tira les oreilles,
 Quel est l' bon vent qui retint son bras ?

Quand j'embrassai Mireille,
 Qu'elle se cabra, qu'elle me rembarra,
 Me tira les oreilles,
 Quel joli vent retint son bras ?

C'est pas le zéphyr,
 N'aurait pu suffir' ;
 C'est pas lui non plus,
 L'aquilon joufflu ;
 C'est par pour autant
 L'autan.
 Non, mais c'est le plus fol
 Et le plus magistral
 De la bande à Eole,
 En un mot : le mistral.

Il m'épargna la gifle.
 Aussi, dessus mon toit
 Y avait un' seul' girouette,
 Y en a maintenant trois.

4

Et quand avec Mireille
 Dans le fossé on s'est enlacés,
 A l'ombre d'une treille,
 Quel est l' bon vent qui nous a poussés ?

Et quand avec Mireille
 Dans le fossé on s'est enlacés,
 A l'ombre d'une treille,
 Quel joli vent nous a poussés ?

C'est pas le zéphyr,
 N'aurait pu suffir' ;
 C'est pas lui non plus,
 L'aquilon joufflu ;
 C'est par pour autant
 L'autan.
 Non, mais c'est le plus fol
 Et le plus magistral
 De la bande à Eole,
 En un mot : le mistral.

Il me coucha sur elle.
 En échange, aussitôt,
 Je mis un' voil' de plus

A mon petit bateau.

5

Quand j'ai perdu Mireille,
Que j'épanchai le cœur affligé
Des larmes sans pareilles,
Quel est l' bon vent qui les a séchées ?

Quand j'ai perdu Mireille,
Que j'épanchai le cœur affligé
Des larmes sans pareilles,
Quel joli vent les a séchées ?

C'est pas le zéphyr,
N'aurait pu suffir' ;
C'est pas lui non plus,
L'aquilon joufflu ;
C'est pas pour autant
L'autan.
Non, mais c'est le plus fol
Et le plus magistral
De la bande à Eole,
En un mot : le mistral.

Il balaya ma peine.
Aussi, sans lésiner,
Je lui donne toujours
Mes bœufs à décorner.

© Editions musicales 57 (Universal Music Publishing France)

Brassens les a laissées derrière lui sans avoir eu le temps de leur concocter un destin. Certaines de ces chansons avaient été mises en musique, d'autres pas encore.

Voici, par exemple, cette chanson qui était restée sans musique, soit parce que Brassens n'avait pas trouvé celle qui lui convenait dans la « réserve » de mélodies dont il disposait, soit parce que la mélodie prévue ne lui semblait pas encore tout à fait au point. C'est Eric Zimmermann qui l'a mise définitivement en musique en 1986 :

Le pince-fesses

Pour deux ou trois chansons, lesquell's je le confesse
Sont discutables sous le rapport du bon goût,
J'ai la réputation d'un sacré pince-fesse.
Mais c'est une légende et j'en souffre beaucoup.

Refrain

Les fesses, ça me plaît, je n' crains pas de le dire,
Sur l'herbe tendre j'aime à les faire bondir.
Dans certains cas, je vais jusqu'à les botter, mais
Dieu m'est témoin que je ne les pince jamais.

En me voyant venir, femmes, filles, fillettes,
Au fur et à mesure avec des cris aigus,
Courent mettre en lieu sûr leurs fesses trop douillettes,
Suivies des jeunes gens aux rondeurs ambiguës.

Quand une bonne sœur m'invite entre deux messes
A lui pincer la croupe infidèle à Jésus,
Pour chasser le démon qui habite ses fesses,
Je lui vide un grand verre d'eau bénite dessus.

En revanch', si la même, enlevant son cilice
Et me montrant ses reins, me dit : « J'ai mal ici :
Embrassez-moi, de grâce ! arrêtez mon supplice »,

Je m'exécute en parfait chrétien que je suis.

Quand, me courant après, la marchande d'hosties
 Me prie d'épousseter les traces que les doigts
 Des mitrons ont laissé sur sa chair rebondie,
 Je la brosse : un Français se doit d'être courtois !

Et quand à la kermesse, un' belle pratiquante
 M'appelle à son secours pour s'être enfoncé dans
 Sa fesse maladroite une herbe un peu piquante,
 Je ne ménage ni mes lèvres ni mes dents.

Cert's, un jour, j'ai pincé l'éminence charnue
 A une moribonde afin de savoir si
 Elle vivait encore : une gifle est venue
 Me prouver qu'elle n'était qu'en catalepsie.

Enfin, si désormais quelqu'une de vos proches
 Affirme, en vous montrant un cul couvert de bleus,
 Qu' c'est moi qui les ai faits avec mes pattes croches,
 En doute révoquez ses propos scandaleux.

© Editions musicales 57 (Universal Music Publishing France)

Les **Chansons retrouvées**

Brassens a commencé à écrire sérieusement des chansons en 1938. Il a continué à en composer pendant la guerre : d'abord à Paris où il s'est installé en 1939 ; puis à Basdorf, en Allemagne, où il avait été réquisitionné dans le cadre du STO (Service du Travail Obligatoire) instauré par le Régime de Vichy ; à nouveau à Paris en 1944, quand, permissionnaire du STO, il a décidé de ne pas retourner à Basdorf et de se cacher. Il avait déposé ses premières chansons à la

SACEM en 1942 ; il en a déposé de nouvelles en 1944, dont certaines avaient été écrites à Basborf et interprétées pour ses copains de chambrée et de travail forcé.

A partir de 1946, Brassens a regardé avec un œil critique ses chansons de la période 1938-1945, il a décidé de les laisser de côté. C'est avec de « nouvelles chansons d'un nouveau style » qu'il est parti à l'assaut des cabarets. C'est avec ce « nouveau style » qu'il s'est imposé à partir de 1952. C'est avec ce « nouveau style » qu'il est devenu le Brassens que tout le monde connaît.

Et, conséquemment, ses anciennes chansons sont passées à la trappe ! Il en parlait avec amusement en parlant de son « vieux style ».

Le chapitre des **Chansons retrouvées** regroupe près d'une centaine de chansons inédites, c'est-à-dire inconnues du public, jamais éditées (à deux ou trois près). Elles appartiennent, pour une grande partie d'entre elles, au vieux style de Georges Brassens.

Le « vieux style » de Brassens, c'était un style très influencé par Trenet, Mireille et Tranchant :

En voici trois exemples, trois chansons inédites :

Vous souvenez-vous de moi ?

Il pleut sur la ville depuis le matin.
 Désœuvré, je songe à mon destin,
 A cette aventure d'un beau mois de mai,
 Aux yeux tendres que j'aimais.

Refrain

Vous souvenez-vous
 Encore de moi ?
 Vous souvenez-vous
 De notre amour d'autrefois ?
 Vous souvenez-vous
 De nos serments,
 De nos rêves fous,
 Lorsque nous étions amants ?
 Bien qu'ils se soient envolés
 Tous ces jolis rêves,

Nous pouvons, si vous voulez,
 Les rappeler.
 Vous souvenez-vous
 Encore de moi ?
 Vous souvenez-vous
 De notre amour d'autrefois ?

Le grand vent qui passe emporte au loin ma voix.
 Je vais chanter encore une fois
 Pour lui qui murmure à la belle saison
 Sur le toit de sa maison.

© Serge Cazzani

Quand j'ai rencontré celle que j'aime

La belle aventure, un jour de printemps,
 La belle aventure, nous avions vingt ans.
 C'est dans la nature, par un matin clair,
 Y avait du bonheur dans l'air.

Quand j'ai rencontré celle que j'aime,
 Le ciel était bleu, tout bleu, tout bleu ;
 Les oiseaux chantaient sur de beaux thèmes
 Leurs jolis refrains amoureux ;
 Puis, ils s'en allaient deux par deux.
 Les cloches sonnaient dans l'air sonore
 Pour célébrer ce nouvel amour.
 Et dans les jardins multicolores
 Les fleurs nous disaient bonjour.
 Très lâchement par derrière,
 Quelquefois je l'embrassais.
 Mais comme elle était très fière,
 Je demandais pardon et je recommençais.
 Quand j'ai rencontré celle que j'aime,

Notre amour devait durer longtemps.
 Pauvre amour, il n'a pas duré même
 Jusqu'à la fin du printemps

Finie l'aventure d'un joyeux printemps,
 Finie l'aventure, elle n'a eu qu'un temps.
 Mais dans la nature, souvent je reviens
 Evoquer les jours anciens.

Quand j'ai rencontré celle que j'aime,
 Le ciel était bleu, tout bleu, tout bleu,
 Les oiseaux chantaient sur de beaux thèmes
 Leurs jolis refrains amoureux ;
 Puis ils s'en allaient deux par deux.
 Les cloches sonnaient dans l'air sonore
 Pour célébrer ce nouvel amour.
 Et dans les jardins multicolores
 Les fleurs nous disaient bonjour.
 Très lâchement par derrière,
 Quelquefois je l'embrassais.
 Mais comme elle était très fière,
 Je demandais pardon et je recommençais.
 Quand j'ai rencontré celle que j'aime
 Notre amour devait durer longtemps.
 Pauvre amour, il n'a pas duré même
 Jusqu'à la fin du printemps.

© Serge Cazzani

Reine de Bal

Reine de bal, reine de bal champêtre,
 Je vais ce soir chanter pour vous,
 Chanter pour vous ce soir de tout mon être,
 Reine de bal, un chant très doux.

Mettez-vous donc à la fenêtre,
 Le temps est beau, le temps est doux,
 Le temps est doux, belle, pour me permettre
 De murmurer à vos genoux
 Ce chant d'amour qui ce soir vient de naître,
 Reine de bal, pour vous, pour vous,

Pourquoi, pourquoi souriez-vous donc, Madame ?
 Vous moquez-vous de mes couplets ?
 Méritent-ils à ce point votre blâme ?
 Que disent-ils qui vous déplaît ?
 Cette chanson qui dit ma flamme
 N'a ni grands mots ni purs reflets,
 Mais elle renferme un peu de mon âme
 Et de mon cœur qui s'envolait,
 Un peu de votre jeunesse, Madame,
 Un peu du ciel qui m'a troublé.

Pourquoi, pourquoi pleurez-vous de la sorte,
 Reine de bal, en me quittant ?
 Peines d'amour, je le sais, sont bien fortes
 Mais l'on s'en console pourtant.
 La vie est là qui vous emporte.
 Et je me souviendrai longtemps
 De vos cheveux couleur de feuille morte
 Et de vos yeux couleurs printemps.
 Adieu amie, vos pleurs me réconfortent
 Adieu amie, adieu vingt ans !

Figurent aussi dans les **Chansons retrouvées** des inédites plus récentes qui n'appartiennent pas au «vieux style» de Brassens.

Par exemple :

Jamais contente

Quand ell' passe en faisant la roue,
 Qu'on s'en soucie ni peu ni prou,
 L'est pas contente.
 Mais qu'on la déshabill' des yeux,
 On est alors un p'tit vicieux.
 L'est emmerdante.

Quand on ne s'écrie pas « Chapeau
 J'ai jamais rien vu d'aussi beau »,
 L'est pas contente.
 Quand on la flatt', notre compte est bon,
 On est un coureur de jupons.
 L'est emmerdante.

Quand on se garde, réservé,,
 L'est pas contente.
 Qu'on l'y mette, on est aussitôt
 Un pince-fesses, un hottentot.
 L'est emmerdante.

Quand animé de bons sentiments,
 On l'aime platoniquement,
 L'est pas contente.
 Mais qu'on la pousse vers le lit,
 On est un satyre accompli.
 L'est emmerdante.

Quand, étant passé sur son corps,

L'on s'enfuit et l'on court encore,
 L'est pas contente.
 Qu'on la prenn' pour le bon motif,
 C'est qu'on veut la garder captive.
 L'est emmerdante.

Quand avec d'aut's individus
 Elle nous trompe et qu'on la tue,
 L'est pas contente.
 Qu'on lui pardonne et ce faisant
 On est un cocu complaisant.
 L'est emmerdante.

Mais baste ! on l'aime comme elle est,
 Elle nous botte, elle nous plaît.
 On s'en contente.
 Car en ce bas monde, ma foi,
 La vie sans elle serait cent fois
 Plus emmerdante.

© Serge Cazzani

*On pourrait aussi citer une chanson de vingt-et-une strophes, chanson inédite de 1969,
 qui constitue une longue ébauche du Blason, titre que Brassens n'enregistrera qu'en 1972.
 Ces vingt-et-une strophes inédites s'intitulent Révérence parler.*

Deuxième partie

POÈMES

En 1949, Georges Brassens a jeté au feu ses poèmes d'adolescent. Mais une grande partie de la poésie qu'il a écrite entre ses dix-huit et ses vingt-huit ans, de 1939 à 1949, n'a pas été détruite. Elle constitue les cinq chapitres de cette deuxième partie des **Œuvres complètes**:

- **Les couleurs vagues** : C'est le premier manuscrit de Brassens constituant un recueil de poèmes qui sont tous restés inédits.
- **Des coups d'épée dans l'eau** : Brassens avait l'intention de publier ce recueil. Il a même commandé une préface à un des ses amis et l'a recopiée en ouverture du manuscrit. Tous les poèmes du recueil sont inédits.
- **A la venvole** : Brassens a fait éditer ce recueil à compte d'auteur à 50 exemplaires en 1942... Ces poèmes étaient, bien sûr, introuvables depuis plus de soixante ans ; ils sont, de fait, inédits.
- **Les amoureux qui écrivent sur l'eau** : Cette longue pièce poétique (plus de 120 pages !) a été écrite de juin 1948 à novembre 1949. Brassens l'a publiée en 1954 chez Denoël dans un ouvrage de « poèmes et chansons » intitulé La mauvaise réputation. Reprise un temps par Folio, ce livre est épuisé. Les amoureux qui écrivent sur l'eau sont introuvables depuis deux décennies.
- **Poèmes retrouvés** : Dispersés, « oubliés » par Brassens, les voici réunis .Ils sont tous inédits.

Les couleurs vagues

Voici un des poèmes inédits de ce recueil :

Te rappelles-tu l'automne ?

Te rappelles-tu l'automne
Et le ciel lavé,

Le ciel dépravé
Qui tonne,
L'automne
Et les couleurs
Eteintes ?
Et les clochers pleins de douleurs
Qui tintent ?
Et les grands routes
En dérouté
Sous le vent ?
Et la pluie ?
Et les couplets émouvants
Des hirondelles
Qui s'enfuient
Vers l'inconnu, vers l'infini, là-bas ?
L'automne
Et les pas
Pesants
Des paysans
Qui rentrent aux villages ?
Et les bruyants attelages
Qui s'embourbent dans les flaques,
Dans les larges
Plaques
D'eau ?
L'automne et les bons vieux derrière leurs rideaux,
Et les volets qui grincent et qui claquent ?
L'automne et les marais
Puants ?
Et les forêts
Violettes
Où çà et là se sont plantés
Des
Squelettes
Gluants ?
L'automne
Et le sentiment
De sécurité
Que les cœurs qui s'aiment
éprouvent
Quand ils se retrouvent
Dans l'intimité ?
L'automne

Et les légères aventures ?
 Et, dans la tristesse des soirs,
 Les au-revoirs,
 Les ruptures...

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Des coups d'épée dans l'eau

Voici un exemple, **un des poèmes inédits** de ce recueil :

Passe-temps

Tandis qu'à ses genoux, depuis le jour, sans cesse,
 Par une domestique un vieux nègre est fouetté,
 Dans son fauteuil d'osier la charmante princesse
 Savoure avec délices une tasse de thé.

Elle compte les coups qui meurtrissent l'épaule :
 Cinq cent cinquante-huit, cinq cent cinquante-neuf,
 Tapez plus fort, bon Dieu ! Que votre main est molle !
 Plus fort ! Le fouet résistera, car il est neuf.

Cinq cent cinquante-trois, cinq cent cinquante-quatre...
 A force de taper sur le dos de ce chien,
 Vous êtes fatiguée, eh ! oui , je comprends bien.
 Reposez-vous un peu, c'est moi qui vais le battre.

Regardez bien comment je fais pour qu'il se torde
 De plaisir sous les doux baisers de cette corde.
 Tiens ! tiens ! joli négro ! N'est-ce pas qu'ils sont doux,
 Mes coups ?

Où en étais-je donc ? Cinq cent quatre-vingt-trois,
 Cinq cent quatre-vingt-quatre... Hélas ! triste aventure,
 Je viens de me tromper, de quatre coups, je crois...
 Il faut recommencer la pénible torture.

Ô pauvre petit noir, ô pauvre malheureux,
 Je te jure que je regrette
 De frapper à nouveau ta belle peau de bête.
 Mais il le faut. Allons ! un, deux...

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

A la venvole

Extrait du recueil, un des poèmes inédits :

Solidarité

Si Monsieur le noir charbonnier
 Fait un rabais à l'épicière,
 A son tour, ladite épicière
 Fait un rabais au charbonnier.

Si le maçon va à l'église,
 Il entretient le bon curé ;
 Reconnaisant, le bon curé,
 Lui fait entretenir l'église.

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Les amoureux qui écrivent sur l'eau

Le ton de cette longue pièce poétique introuvable rappelle à la fois Rabelais et Jarry. A titre d'exemple, en voici un passage :

LE CHŒUR DES JEUNES AMOUREUX

Les nymphes ont raison,
 Les nymphes ont raison.
 On ne s'amuse pas à mettre
 Flamberge au vent devant des sbires
 Quand on a les grandes eaux de Versailles
 Dans la tête.

[Entre le nain Onguent-Miton-Mitaine. Il va et vient en chantonnant d'un groupe à l'autre.]

LE NAIN

*Rien ne sert de faire pipi
 Dans le tonneau des Danaïdes,
 Dans le tonneau des Danaïdes.
 Rien ne sert de faire pipi.*

©Denoël / le cherche midi éditeur

Poèmes retrouvés

Ils sont tous inédits
 Par exemple :

Les enfants qui chapardent des crânes terreux

Les enfants qui chapardent des crânes terreux
 Dans le charnier des cimetières de province
 Ne pourront plus jamais dire qu'on les évince
 Du langage des dieux.

Bien loin d'agir à la légère,
 Comme affirment les faux témoins,
 Les effrontés folliculaires,
 Ils apportent beaucoup de soin
 À la mise au point
 De l'affaire
 Les enfants qui chapardent des crânes terreux.

Au fond de leur grenier poudreux
 Dont ils ont voilé la lucarne
 (Pour barrer le passage aux indiscrets),
 Sans la moindre plainte ils s'acharnent
 Sur des monceaux de documents secrets
 Et font tant d'orgies
 De bougies
 Que le marchand de cire en est
 Tout étonné.

Un beau matin leur stratège se lève et, grave,
 Leur dit : « Mes braves
 L'heure a sonné. »

Vêtus de macfarlanes amples
 (Caches habituelles du butin),
 Ils se mettent en marche, insignes paladins.
 Et si, par hasard, l'un d'eux tremble,
 Ce n'est pas d'effroi
 Mais de froid,
 Tel ce guillotiné dont la littérature
 Leur conta la mésaventure.

Ils arborent avec orgueil

À l'endroit de la boutonnière
 Un petit morceau de cercueil,
 Fruit d'une croisade dernière.

Merveilleusement sûrs
 De bien mener leur barque,
 Ils mettent le cap sur
 L'océan de la Parque.
 Au reste, dans le port
 Déjà hors
 De portée,
 Ils se savent des sœurs, parfois des fiancées,
 Qui, pour leur éviter le pire,
 Prient
 Pour eux.

Se plonger dans le trou pullulant d'araignées,
 N'en déplaît aux crâneurs, c'est assez dangereux.
 Et plus qu'on ne suppose ils ont l'âme soignée
 Les enfants qui chapardent des crânes terreux.

En voulez-vous des têtes de mort : une, deux,
 Trois, quatre, dix, vingt, cent, bien faites ou mal faites ?
 Nom d'une pipe ! en voulez-vous des têtes ?

Les enfants qui chapardent des crânes terreux
 Dans le charnier des cimetières de province
 Connaissent la fontaine isolée où l'on rince
 Les macabres larcins à l'abri des curieux.

Voici les filles à qui par cent détours
 On révèle les arcanes de l'ossuaire ;
 À qui l'on offre des petits bouts de suaire
 En gage d'immortel amour ;
 À qui l'on murmure « Je t'aime »
 En effeuillant le chrysanthème.

Et voilà les capitulards, on les houspille :
 Au large, au large, au large, éloignez-vous peureux !
 Les enfants qui chapardent des crânes terreux
 Ne les échantent pas contre des sacs de billes.

Le temps passe. L'enfance meurt dans la mansarde.

Au coeur d'un bric-à-brac attachant et affreux,
Trône le dieu déchu, le vieux crâne terreux
Qui s'escrime à serrer les dents sur sa bouffarde.

Le temps passe. Avec son sourire et son trousseau,
Il vient une petite femme qui se pique
De bon ordre. Une tyrannette. Le fléau
De tout ce qui franchit les horizons pratiques.
Un jour, n'y tenant plus, elle grimpe là-haut
Et fait en sorte que le vieux crâne épique
Se casse un reliquat de nez dans le ruisseau
Et donne chair de poule à quelque chemineau.

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Troisième partie

ROMANS

Georges Brassens a écrit deux romans :

- **La lune écoute aux portes** : Brassens a publié ce premier roman à compte d'auteur à quelques exemplaires en 1947, en contrefaisant le sigle de Gallimard et en plagiant les couvertures de la NRF. Il n'a jamais été mis en librairie ; il n'a pas été lu par plus de vingt personnes (en 1942 !) ; il est inédit.
- **La Tour des miracles** : Publié une première fois en 1954 par le Jeunes Auteurs Réunis (JAR), réédité en 1968 par Stock, ce roman est épuisé et introuvable depuis près de trente ans.

La lune écoute aux portes

Brassens a commencé à travailler à l'écriture de ce roman en Allemagne en 1943. Il l'avait alors titré Lalie Kakamou. L'ouvrage a connu plusieurs versions qui ont disparu.

Voici un extrait de la version définitive de ce roman inédit :

Quand nous avons besoin de bois pour assurer la cuisson des gigots d'huissiers que l'administration des Finances avec son opiniâtreté bien connue nous députait mathématiquement, Angèle Vannier s'armait d'une petite hache et coupait des morceaux de portes de voisins.

C'était bien plus facile et plus économique que de s'adresser au marchand de bois et il suffisait d'y songer.

Seulement, les voisins, intrigués à la longue par ce fait hors de l'ordre courant que la jeune femme leur prît ce bois, l'épièrent un jour pour connaître l'usage qu'elle en faisait.

Ce fut une révélation.

La nouvelle courut toute la maison et, phénomène interpsychologique, tous les locataires mirent cet exemple à profit en assurant l'alimentation de leurs feux avec le bois de leurs propres portes, vexés au fond d'avoir si longtemps gaspillé leurs finances chez le bougnat.

Aussi, Angèle se trouva-t-elle dans l'obligation de faire appel aux marches d'escalier.

En bois elles aussi.

Malheureusement, comme pour les portes, tout le monde l'imita.

Si servilement qu'il n'exista bientôt plus une seule marche dans la maison et que, pour accéder aux appartements, on dut se procurer des échelles.

Incombustibles, cela va de soi.

Le bougnat exulta.

D'autant plus qu'à ce moment-là – un bonheur ne vient jamais seul – il apprit par un de ses compatriotes érudits que Vercingétorix était Auvergnat lui aussi, tout comme eux.

Le bougnat exulta jusqu'au moment où Angèle s'aperçut que les béquilles des infirmes, les épingles à linge, les galoches et les sifflets des enfants, les hampes des drapeaux, les bâtons des agents de police et les meubles des ministères étaient en bois également.

Ainsi que la plupart des arbres du Bois de Boulogne d'ailleurs.

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

La Tour des miracles

On va pouvoir redécouvrir la truculence dont Brassens a fait montre dans ce roman devenu introuvable.

A titre d'exemple, ce passage qui confirme la parenté de Brassens avec Rabelais :

C'était encore à la femme de Corne d'Auroch qu'incombait le soin de châtier ceux d'entre nous coupables d'un méfait quelconque. Elle était la bourelle, la tourmenteuse, l'exécutrice des hautes œuvres de l'abbaye. Elle se saisissait du délinquant, l'attachait à plat dos en aigle déployé sur le lit de Procuste et, après lui avoir enfoncé sa culotte dans la gorge – en guise de poire d'angoisse – elle se campait gaillardement sur ses grimaces et lui appliquait la peine dite « peine du croupion » ; et, comme elle laissait la Vénus hottentote loin de derrière et qu'elle n'y allait pas de fesse-morte, la victime passait un mauvais quart d'heure. En cas de faute de sa part, elle se regardait dans une glace et se disait d'un ton sévère : « Gibier de croupe charnue, face à fesses ! »

Cela dit, elle posait sa propre croupe sur sa propre face et ne se ménageait nullement. Pas un seul membre de la Camorra qui eût échappé à la fureur de sa croupe de choc ! Cette aptitude lui venait de l'enfance.

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Quatrième partie

PRÉFACES

Georges Brassens a signé des dizaines de préfaces pour présenter des livres, des disques, des spectacles ou des expositions.

Ces préfaces étaient dispersées, elles sont réunies, donc désormais accessibles à tous.

*Elles sont rassemblées sous le titre **Patachou, Francis, Anne, René et les autres.***

Francis ? Francis Lemarque.

Anne ? Anne Sylvestre.

René ? René Fallet.

Brassens a aussi écrit des préfaces pour Michèle Morgan, Pierre Mac Orlan, Jean-Pierre Chabrol, Raymond Devos, Jacques Brel, Dubout, Eddy Mitchell, pour des peintre et, des photographes, et... pour les chats !

Patachou, Francis, Anne, René et les autres

Voici un exemple de préface : le texte que Brassens a écrit pour le programme du dernier récital de Brel à L'Olympia en 1966, pour les adieux de Brel à la scène.

Pour Jacques Brel

Pour Brel, c'est uniquement le public qui a décidé, ce ne sont pas les gens du spectacle.

Lorsque Jacques Brel est arrivé, on l'a regardé avec des yeux tout ronds, comme on le fait à chaque fois qu'une espèce de personnalité insolite se présente. Et on a pensé que pour Brel ça ne marcherait pas ; et c'est le public qui a décidé.

Jacques Brel a beaucoup changé depuis ses débuts. Il était plutôt tourné vers l'intérieur. Comme peu de gens semblaient s'intéresser à cette époque à ses chansons, il était un peu chat écorché. Je le connais très bien Brel, parce que moi, j'étais exactement pareil : quand le succès vient, on s'ouvre.

Jacques Brel a déployé plus de courage que n'importe lequel d'entre nous, et c'est pour cela peut-être qu'il semble réserver sa tendresse à ceux qui contrairement à lui ne peuvent pas lutter.

En définitive, je crois que, malgré ce qu'il raconte, Jacques Brel aime tout le monde. Je suis même persuadé qu'il aime tout particulièrement ceux qu'il engueule le plus. Il est plein de générosité, mais il fait tout pour le cacher.

C'est comme pour les femmes, un type qui parle des femmes avec une telle colère, croyez-moi, c'est qu'il leur appartient totalement. Il a peut-être besoin, en marge de son bonheur, de se raconter des petites histoires tristes ; ça, nous le faisons tous. Nous en avons besoin. C'est une espèce de jeu. Nous jouons à être gais, nous jouons à être tristes, et nous nous prenons au jeu, bien sûr.

Je pense qu'il est dans un désert en scène. Il y va exprès justement pour être seul et pour crier sa solitude aux autres. Il a besoin de la montrer, de dire qu'il est seul et de le crier. En scène, il est vraiment enfin libre de faire ce qu'il veut.

C'est un Belge, mais il est plus que méridional. Il a besoin de taper sur la table quand il est en colère, et quand il dit qu'il embrasse, lui, il a besoin d'ouvrir ses bras.

Cinquième partie

ÉCRITS LIBERTAIRES

En 1946 et 1947, Georges Brassens a été correcteur et secrétaire général du journal Le Libertaire. Il en a profité pour écrire des chroniques qu'il signait de pseudonymes : Geo Cédille, Gilles Colin. A la même époque, la seule pendant laquelle il s'est voulu militant, il a aussi donné des articles au Combat syndicaliste, la publication de la CNT (syndicat de tendance anarchiste) : l'un d'entre eux n'a pas été perdu.

*En lisant ces **chroniques réunies**, on retrouvera le courant de liberté qui irrigue toutes les œuvres de Brassens, chansons comprises, et qui se manifeste parfois sur le mode de la férocité.*

Chroniques pour *Le Libertaire* et *Le Combat syndicaliste*

Voici une des chroniques insolentes de Brassens, parue dans Le Libertaire du 20 septembre 1946 :

Vilains propos sur la maréchaussée

On peut l'avancer hardiment : les gendarmes ne jouissent pas d'une réputation superfine.

Il court sur eux des tas de mauvais bruits.

Rigoureusement fidèle à sa roserie bien connue, la rumeur publique ne cesse de leur imputer les défauts les moins sympathiques, de leur prêter mille compromissions, de leur décocher des brocards douloureux.

Par exemple, elle leur reproche de se compromettre en la compagnie de gens de sac et de corde, de détrousseurs de poulaillers, d'étrangleurs de vieilles personnes, etc., etc.

Elle leur reproche de passer leur vie en prison, de détenir des pistolets, d'avoir souvent des chaînes au poignet, etc., etc.

La rumeur publique y va fort et la probité la plus élémentaire nous oblige à désapprouver vivement de semblables outrances, car les gendarmes sont utiles !

Qui donc, sans eux, flanquerait des contraventions aux chasseurs sans permis, aux automobilistes en défaut ?

Qui donc s'occuperait, en temps de guerre, des individus auxquels leurs principes interdisent sévèrement l'usage des armes à feu ?

Qui donc passerait à tabac les vieux poivrots et les vieux vagabonds ?

Et que ferait-on des casernes de gendarmerie ? On ne pourrait tout de même pas les abandonner à des manants dépourvus de maison !

Oui, les gendarmes sont utiles. Qu'en conséquence, la rumeur publique cesse de colporter de pareilles fadaïses ! Le temps n'est plus à la plaisanterie.

Cependant, il est un point sur lequel nous tombons d'accord avec la susdite rumeur.

Lorsqu'elle prétend que, pour faire son chemin dans la profession de pandore, point n'est besoin d'avoir à sa disposition un intellect perfectionné.

En effet, cette respectable corporation regorge de braves pacants entretenant des relations étroites, constantes et manifestes avec la bêtise la plus sordide...

C'est, certes, son droit le plus strict.

Nul ne saurait déceimment tenir rigueur à des gendarmes de leur tendance à vouloir vivre en bonne intelligence avec la bêtise...

Mais, malgré tout, ce genre particulier de fraternisation a des bornes qu'il convient de ne point outrepasser sous peine de grave accident...

C'est pourtant, hélas ! ce qu'a commis aux environs d'Arras, le 13 septembre, un gendarme nommé Casier. Il fouillait dans une boîte à ordures.

(Prière de ne pas céder docilement à la violente envie de penser qu'il se croyait en face d'un miroir.)

Il fouillait dans une boîte à ordures, quand, soudain, un spasme de balourdise l'amena à prendre follement un détonateur pour une résistance de T.S.F.

Or, comme on ne l'ignore pas, les détonateurs ont horreur d'être pris pour des résistances, fussent-elle de T.S.F., et lorsque celui dont il est question eut la conviction que le gendarme nourrissait le scandaleux dessein de lui faire remplir une mission autre que celle pour laquelle il était créé, le détonateur fit ce que vous auriez fait à sa place : il détona, ce qui eut pour effet de rendre nécessaire le transport du gendarme à l'hôpital d'Arras...

Quant au malheureux poste récepteur, il est dans un état si grave que les spécialistes, appelé immédiatement à son chevet, ont désespéré de le sauver de la mort.

Sixième partie

CORRESPONDANCE

Dans sa jeunesse, Georges Brassens a eu un goût certain pour l'art épistolaire. Après 1952, la notoriété venue, il a été accablé par la quantité de courrier qu'il recevait quotidiennement. Il a alors de moins en moins correspondu par lettre, il a préféré voir ses proches et ses amis plutôt que leur écrire, il s'est mis à leur téléphoner ... de préférence aux aurores !

Il y a donc deux périodes bien distinctes dans la Correspondance de Brassens : avant 1952, après 1952.

*Le premier et le deuxième chapitres de la partie Correspondance des **Œuvres complètes** coïncident avec la période « d'avant 1952 » :*

- **Lettres à Toussenot** : *Elles ont été réunies par Janine-Marc Pezet et publiées chez Textuel en 2001. Elles sont reprises par le Cherche Midi éditeur.*
- **Lettres retrouvées (à Toussenot)** : *Elles n'ont jamais été publiées. Elles sont inédites.*

Le troisième chapitre réunit des lettres jusqu'à maintenant éparpillées et les présente dans un ordre chronologique, de 1941 à 1981.

- **Autres lettres** : *Il s'agit de missives que Brassens a écrites à des amis ou à des connaissances. Parmi ses correspondants, on trouve : René Fallet, Maurice Chevalier, Jean Giono, Luc Decaunes, Christian Bourgois, Jo Dassin, etc. La plupart de ces lettres sont inédites.*

Lettres à Toussenot

Voici, par exemple, ce qu'écrivait Brassens à son ami lyonnais Roger Toussenot le 3 février 1949 :

Mon cher vieux,

Je passe le plus clair de mon temps en la compagnie des gens de la chanson. Inutile de nous étendre sur leur mentalité. Entouré de cinquante personnes des trois sexes, je me rends à cette évidence : je suis seul. Ils n'existent pas. Les subir m'est pénible. Deux chansons ont été retenues, mais le plus important reste

à faire : trouver une vedette pour lancer ça et en faire un succès. La vie devient de plus en plus dure. Nous avons absorbé le montant de ton mandat. Jeanne n'a plus rien à nous offrir et quelquefois elle en souffre affreusement. Moi je n'ai besoin de rien. Mais Jeanne a des besoins pour moi. Rien ne lui est plus douloureux que de ne pouvoir donner. J'aurais une maison tranquille, j'y serais seul, peu m'importerait la mauvaise humeur de mon ventre. Mais Jeanne est dans la misère à cause de mes dons poétiques. C'est très choquant. Robin est le seul type que je peux taper actuellement. Or, pour des raisons dont il ne saurait être question ici (et que tu connaîtras quelque jour) je me refuse à le faire. Malgré notre pauvreté, je ne veux pas que tu nous envoies de l'argent : tu as assez à faire de ton côté. D'ailleurs il me faudrait t'accuser réception de tes mandats. Tu vois cela d'ici : je dépense l'argent du mandat pour te remercier du mandat. C'est amusant comme toute absurdité ! Perds également, je te prie, cette manie de me demander ce que je pense de ceci que tu as écrit et de cela que tu n'écris pas. Ignores-tu ton incapacité à écrire quoi que ce soit qui ne m'agréé point ? Philosophe exténuant !

La philosophie m'ennuie toujours autant. Que tu le veuilles ou non, elle sent le professeur, le didactisme, la dialectique. Que veux-tu que je fasse de ces architectures de la raison ?

Comment se fait-il que tu ne saches pas par cœur *Les enfants qui chapardent des crânes terreaux* ? J'en suis très surpris, car je t'en croyais l'auteur ! Si tu continues de la sorte, je t'adresse une lettre de « rupture » à la façon d'Allaire : « J'ai longuement réfléchi... nous ne pouvons plus nous fréquenter... etc. etc. » J'ai découvert *Il n'y a pas d'amour heureux* d'Aragon. Excellente chose.

Je relis aussi Rimbaud. Ce génie m'accapare (« Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? Je ne sais pas me tenir, je ne sais pas parler... »). Corne d'Auroch meurt d'ennui. Il s'ennuierait dans les étoiles. Dernièrement, je lui ai envoyé ta phrase transposée (le fameux « Il n'est pas Protée comme je l'avais cru tout d'abord »). J'ai écrit : « On a cru qu'il avait les grandes eaux de Versailles dans la tête : c'était celles du robinet. »* Il semble content de cette trouvaille.

L'encre baisse dans mon encrier. À mon tour, je vais prendre la surface de l'eau pour écritoire. Rien ne nous aura été épargné et c'est très bien ainsi. Nous pourrions mourir en souriant. J'étudie la musique. Non, ton Beethoven ne m'intéresse pas. Que veux-tu que je te dise d'un Dieu de la musique ? D'ailleurs, l'orchestration me paraît peu compatible avec l'incantation. Je t'embrasse.

Georges

Lettres retrouvées (à Toussenot)

Voici une de ces lettres retrouvées et inédites. Brassens l'a écrite le 10 août 1946 :

Cher vieux,

Je t'écris encore, non pas pour t'aider à passer le temps plus vite, mais pour te répéter ce que je t'ai dit sur mon avant-dernière lettre.

Le moment est venu... Notre heure est proche... En mai, j'adhère à la Fédération Anarchiste. En juin, je passe des articles. En juillet, on m'offre d'apporter au *Libertaire* une collaboration suivie. En août, je deviens correcteur du journal, je deviens l'ami du rédacteur en chef, je lui fais accepter tes articles et je lui soumets des formules qu'il accepte. En août toujours, il me propose de m'occuper du journal, de choisir les articles, de corriger les textes qu'on lui envoie ; et me parle de me payer en octobre (car cela s'arrangera au Congrès anarchiste de septembre). En outre, il va disposer d'emplois rétribués au Siège de la Fédération Anarchiste et au journal. Il faut que Corne d'Auroch soit là pour sauter sur ces emplois intéressants. En conséquence, il doit faire sa demande au Receveur des finances et venir à Paris subito...

Il restera à Paris jusqu'en octobre (peuh ! un mois au plus !) et après s'adonnera avec son ami Georges-Charles Brassens à la fabrication du *Libertaire* en attendant qu'un *Cri* jaillisse.

Je t'embrasse et te supplie de penser aux efforts que nous devons faire pour atteindre notre but. Il faut que tu sois ici. On va t'empêcher de venir... n'écoute pas la voix du passé, c'est l'avenir qui compte.

Jo

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Autres lettres

A titre d'exemple, une lettre inédite parmi d'autres. Brassens l'a adressée à Jean Giono en février 1963 :

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a bien touché. Je suis heureux que vous ayez pensé que ma musique pourrait convenir à votre film.

Mais je relève d'une pénible maladie de reins qui me rend incapable de fixer mon attention et de m'adonner à quelque chose de sérieux.

C'est pourquoi je n'ose pas m'engager à vous écrire ces notes ; et je le regrette beaucoup, car j'aime votre œuvre.

Cependant, si vous le voulez, envoyez-moi votre découpage et j'essaierai quand même.

Au bout d'une quinzaine, si je n'ai rien trouvé de valable, je déclarerai forfait.

Encore une fois, merci de m'avoir choisi.

Avec toute mon admiration.

Georges Brassens

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Sixième partie

ANNEXES

Les Annexes des **Œuvres complètes** sont ainsi subdivisées :

- **Poètes choisis** : Ce chapitre est consacré aux poètes « choisis » par Brassens (Banville, Verlaine, Musset, Hugo, Jammes, Aragon, Fort, Richepin, Nadaud, Corbière, etc) et à leurs poèmes mis en musique par le Sétois.
- **Variantes** : Avant de considérer une de ses chansons comme étant achevée, Brassens en avait auparavant « essayé » plusieurs versions. Ce sont quelques unes de ces variantes, de ces « versions antérieures » qui sont ici publiées. Elles sont, pour la plupart d'entre elles, **inédites**.
- **Brouillons** : Brassens travaillait souvent des mois, parfois plusieurs années sur le texte d'une chanson. Il remplissait des pages et des pages. Quelques passages de ces feuilles de brouillons donneront au lecteur **un éclairage inédit** sur le processus de création chez Brassens.
- **Brassens par lui-même** : Reprise de deux extraits de l'ouvrage de Loïc Rochard Brassens par Brassens paru au Cherche Midi éditeur en 2005. Ces passages permettent de mieux comprendre le rapport personnel de Brassens à l'écriture, à la littérature en général et à la poésie en particulier.
- **Brassens par les autres** : Recensement de quelques points de vue pertinents et impertinents sur Brassens et son œuvre. Ils sont signés par : Bernard Blier, Françoise Giroud, Pierre Mac Orlan, Boris Vian, Gabriel Garcia Marquez, Jean-Paul Sartre, René Clair, Renaud, Gotlib, Juliette Gréco, René Fallet, Raymond Devos, Louis Nucéra, Jean-Pierre Chabrol, etc.
- **Copyright des chansons.**
- **Discographie.**
- **Bibliographie.**
- **Index des œuvres.**

Variantes

Voici une **variante inédite** de la chanson Saturne (à comparer avec la version définitive enregistrée par Brassens) :

Saturne

[Premières strophes terminées mais non retenues]

Si vous voyez par-ci, par-là, partout,
Cet auguste vieillard, ce vieux grand-père ingambe,
Bien que ça ne puisse servir à rien du tout,
Faites-lui de ma part un petit croc-en-jambe.

Parmi les mille dieux qui logent
Dans le ciel, le plus inquiétant
C'est le maître des horloges :
Ce sacré nom de Dieu de temps.

Il s'ennuie en faisant sa ronde ;
Alors, pour se distraire un peu,
Il s'amuse à vieillir le monde.
Le temps tue le temps comme il peut.

© Serge Cazzani / le cherche midi éditeur

Brassens par lui-même

Retenons, par exemple, ce passage de Brassens par Brassens de Loïc Rochard. C'est Brassens qui parle :

J'étais d'une ignorance abécédaire

Mes débuts? Je n'en ai pas eu. Je n'ai aucun diplôme. J'ai passé une dizaine d'années à lire, j'ai toujours un culte pour la langue française et pour la beauté de ses apostrophes. En sortant du collège, je me suis aperçu que j'étais d'une ignorance abécédaire, d'une ignorance crasse et je me suis dit qu'il fallait que je

voie ce que les autres avaient fait avant moi, puisque j'avais la prétention d'écrire. Je n'ai pas fait mes études avec méthode, j'ai suivi le goût que peuvent avoir les adolescents. À dix-huit ans, je considérais bêtement que Victor Hugo était un vieux con, que Musset était un... Et quand je les ai "rencontrés", je me suis aperçu que j'avais perdu les plus belles années de ma vie - l'époque où l'on reçoit "les" impressions - à négliger ces gens-là, à dire que c'était de la merde sans l'avoir jugé par moi-même.

En arrivant à Paris en 1940, je me suis aperçu que je ne savais pas du tout écrire, que je ne savais rien faire. Je me suis abîmé dans la lecture, je me suis enfoncé dans la lecture: la bibliothèque du 14^{ème} [arrondissement], si elle avait bonne mémoire, se souviendrait de moi, j'y étais tous les jours! J'avais déjà la passion, que je devais avoir naturelle mais que Bonnafé avait un peu exacerbée, la passion des "belles lettres"; là, j'avais des amis faciles à consulter. J'ai passé toutes les années de la guerre le nez plongé dans des livres.

Je suis tombé bien sûr sur Villon qui m'a plu de prime abord. Je suis tombé sur Régnier, sur Marot: des gens qui m'ont plu. Je suis venu aux classiques après, à part Molière et La Fontaine que j'avais connus [en classe]. Racine, Corneille, je n'en connaissais que ce que l'on pouvait connaître au collège. C'est par la suite que je me suis mis à les aimer.

Mes goûts ont varié avec le temps. Par exemple, à dix-huit, dix-neuf ans je n'avais de goût que pour des gens comme Rimbaud, Mallarmé, Baudelaire et j'avais rejeté des types que je considérais comme "pompiers": Victor Hugo, Alfred de Musset, tous ces gens-là. Avec le temps, je me suis aperçu que je faisais fausse route, que dans chaque poète qui avait un peu duré on devait trouver une manne nourricière. J'ai fait un petit effort, je me suis aperçu que Victor Hugo était un très grand poète. Puis j'ai réalisé que Victor Hugo savait ce que c'était qu'un vers. Il avait de très, très belles images et je me suis mis à l'aimer. Et puis des gens comme La Fontaine qu'on rejette aussi...

Vers l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, je suis allé directement vers tous les poètes qui m'avaient paru suspects, tous les types qu'on rejette parce qu'ils ne correspondent pas à votre esthétique du moment. En fait, on rejetait tout le monde à l'exception des Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry et des surréalistes. Quand j'ai fait connaissance avec le surréalisme, j'ai tout balancé. Mais, avec le temps, les choses sont redevenues normales et mon panthéon s'est un peu agrandi. J'ai remis tous ces dieux à leur place qui est la plus grande et je me suis fait tout petit!

Je lis surtout les poètes. Pêle-mêle. Le premier qui me tombe sous la dent! D'abord j'aime ça, et puis ça me forme. Vous pouvez lire un beau poème en cinq minutes: c'est un tout et c'est commode pour les gens qui n'ont pas beaucoup de temps. Je lis les poètes intégralement. On parle des œuvres mineures de Baudelaire, par exemple, moi je les aime toutes; elles constituent un tout indissociable. Des gens viennent me dire: "J'aime telle chanson de vous, mais

pas telle autre.” Moi, si j'aimais Brassens, je l'aimerais totalement ou pas du tout. J'ai lu tout Verlaine ou presque, parce que je l'aime intégralement.

J'aime Aragon, La Fontaine et même Boileau, que l'on dit si “pompiers”. J'affectionne particulièrement Tristan Corbière, le poète des *Amours jaunes*. Je ne les mets pas systématiquement en musique. Par hasard un jour, je gratte ma guitare et il me vient un poème en mémoire.

© le cherche midi éditeur

Brassens par les autres

En guise de conclusion, voici trois « jugements » particulièrement pertinents sur Brassens :

Mon cher Brassens,

Vous êtes entré dans la légende et vous avez donné à vos créations des bottes de sept lieues.

Mais vous n'êtes pas l'ogre, pas plus que l'ours ou le gorille !

Vous êtes un doux grand poète, le plus solide pilier de l'édifice-chanson. En un temps record, vous avez su échapper à la mode (celle qui ne dure qu'une saison, comme la grippe !) et l'arbre auprès duquel vous voulez demeurer c'est vous.

Votre génie vous dispense de forcer votre talent. La gloire ne vous changera jamais, comme le vent ne peut changer la couleur du ciel de Sète.

Charles Trenet

Georges Brassens n'a chanté qu'une seule chanson : celle de la vie.

Raymond Devos

Il voulait être Trenet, il est Brassens.

Yvan Audouard